

BILLY  
&  
BETTY

*Pour Faith*

## I

« Waouh, Billy, t'as l'air terrible ! », dit Betty à son frère qui sortait de sa chambre et la rejoignait dans le salon. Elle se leva et s'approcha de lui pour resserrer le nœud de sa cravate.

« Je parie que tu vas être la vedette de la soirée, dit-elle.

– Merci, sœurlette, dit Billy. J'espère que ce sera le cas, ça a toujours été mon rêve – être une fois dans ma vie la vedette de la soirée. Mais...

– Et tu vas peut-être rencontrer une fille mignonne, te marier et prendre ton envol, lui souffla sèchement Betty. N'oublie pas que, ça aussi, ça a toujours été ton rêve.

– Oh oui, ça aussi, répliqua vivement Billy. Mais... »

Betty se tourna tandis que le beau visage de son petit frère prenait une expression de désespoir et de frustration.

« ... Mais tu sais bien que les choses ne marchent jamais comme je le voudrais. C'est comme ça, sœurlette. »

Incapable de contredire l'observation de Billy, Betty changea de sujet.

« Est-ce que tu t'es brossé les dents ?

– J'y ai passé cinq ou six minutes. Peut-être même plus.

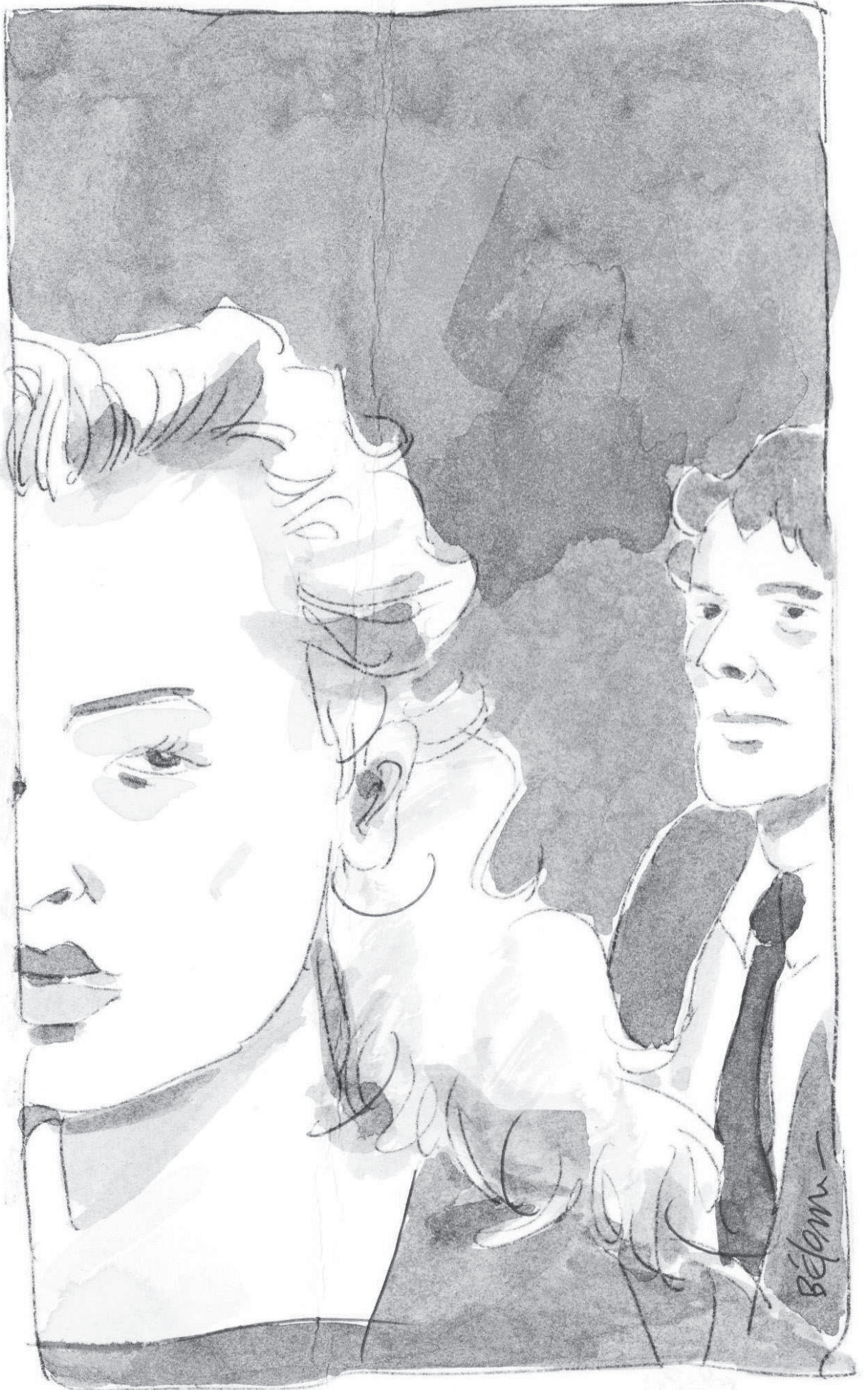
– Tu t'es bien brossé du haut vers le bas ?

– Bien sûr, sœurlette. Je...

– C'est le seul moyen d'atteindre les interstices entre les dents, de te débarrasser de toutes les minuscules particules de nourriture qui s'y sont glissées.

– Oui, sœurlette, je sais. Je...

– Et si tu ne te débarrasses pas de toutes ces minuscules par-



ticules de nourriture, ta mauvaise haleine te jouera des tours.

– Mais oui, je sais, dit Billy perdant quelque peu patience. Je connais mieux que tu ne le croies ces problèmes d'hygiène dentaire. »

Il regarda sa montre et se dirigea vers la porte.

« Je crois qu'il faut que je m'en aille, maintenant. Je ne veux pas arriver en retard à cette soirée.

– Laisse-moi sentir ton haleine, dit Betty, simple question de prudence. Quand on a mauvaise haleine, difficile d'avoir du succès.

– Vrai ! S'il y a quelque chose que je ne peux pas supporter, c'est bien la mauvaise haleine. »

Il se pencha et souffla en direction du visage de sa sœur, qui respira profondément. Un large sourire vint alors éclairer son visage.

« Waouh, Billy, ton haleine sent rudement bon. Quel dentifrice est-ce que tu utilises ?

– C'est le nouveau truc parfumé aux clous de girofle dont tout le monde parle.

– Ah ! Et comment tu t'es procuré ça ?

– C'était une offre spéciale alors j'ai décidé de l'essayer.

– Quel genre d'offre ? Deux dentifrices pour le prix d'un ?

– Non, sœurette, c'était...

– Un de ces produits à un dollar ?

– Non, c'était...

– Pigé ! On t'a donné un bon de réduction de vingt-cinq cents sur le prochain tube que tu achèteras.

– Non, en fait, pour chaque tube acheté ils te font cadeau d'un kazoo.

– Un kazoo gratis ? Et qu'est-ce qu'il faut faire pour l'avoir ? Envoyer son nom et son adresse ?

– Non, le kazoo est simplement attaché à la boîte.

– Fantastique, Billy ! Tu as le kazoo avec toi ?

– Oui, je l'ai. Billy porta la main à la poche de sa veste. Ici-



même, tu veux le voir ?

– Je peux ? Je ne me rappelle pas avoir jamais vu de kazoo, si ce n'est il y a des années, à la télé, dans ce programme, *Poppy Quimm et Son Kazoo Chantant*. »

Billy prit le kazoo dans sa poche et le tendit à Betty. Elle l'examina soigneusement, mit une extrémité dans sa bouche et souffla à l'intérieur. Comme il ne sortait aucun son elle essaya l'autre extrémité de l'instrument. Le résultat était le même.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-elle. Il est cassé ?

– Non, sœurlette, tu ne sais pas t'en servir, c'est tout. Je vais te montrer. » Billy prit le kazoo et joua quelques mesures de *Stardust*.

« Oh, Billy, c'est magnifique. Pourquoi est-ce que je n'y arrive pas ?

– Tu as soufflé dedans. Pour jouer du kazoo, il faut chanter dedans, pas souffler.

– Je l'ignorais. Je peux essayer encore, maintenant que je sais comment on fait ?

– Non, sœurlette, je suis déjà en retard, dit Billy en remettant le kazoo dans sa poche et en se dirigeant vers la porte. Tu pourras en jouer demain toute la journée. Ça te va ?

– Pas de problème. J'avais oublié que tu étais pressé. »

Elle suivit son frère jusqu'à la porte.

« Encore une chose avant de partir...

– Oui, sœurlette...

– Est-ce que tu as de quoi te couvrir ?... je veux simplement en avoir le cœur net. »

Billy ouvrit la porte et regarda dehors.

« Mais, sœurlette, il n'a pas l'air de pleuvoir. »

– Je te parle de capote, là, une capote pour *baiser*, enfin !

– Ah, ces machins-là ! Oui, j'en ai trois dans mon portefeuille.

– Parfait ! dit Betty d'un air approbateur. Tu as fini par aller en acheter.

– Je les ai achetées en même temps que le dentifrice. Bien sûr,

j'étais un peu embarrassé, mais je crois que je m'en suis bien tiré. J'ai regardé l'employé droit dans les yeux et je lui ai...

– Peu importe, dit Betty, perdant patience. As-tu pris le bon modèle ?

– J'ai pris le modèle extra-fin en peau d'agneau recouvert d'un gel lubrifiant au pH neutre.

– C'est pas donné, ce truc-là ?

– Tu m'étonnes ! Cinq dollars et quelques la douzaine !

– Mais c'est de l'argent bien dépensé, Billy. On pourrait même dire que c'est un investissement pour ton futur bonheur.

– Ça, j'en suis moins sûr, sœurlette. Dans ma bande, personne ne se sert de capote, avec toutes ces pilules qui inondent le marché.

– Je sais, Billy, mais c'est un signe de distinction d'avoir des capotes sur soi. Ça prouve que ta façon de penser est sexuellement orientée et les filles ont tendance à aimer ce genre d'homme. Ainsi tu fais preuve de considération, surtout si tu utilises un modèle à ce prix-là.

– Peut-être, sœurlette, mais...

– Pas de "mais", Billy. Crois-en ma propre expérience, une fille se sent beaucoup plus désirable quand elle sait que son type a des capotes dans son portefeuille. Surtout des chères...

– Pourquoi doivent-elles être chères ? J'ai toujours pensé qu'une capote était une capote...

– Absolument pas ! » dit Betty, se demandant pour la millionième fois pourquoi Billy n'arrivait pas à saisir les finesses de l'art de draguer et de baiser.

« C'est très simple, Billy : une fille saine d'esprit n'aime pas se faire baiser avec une capote bon marché. Pas plus qu'elle n'aime aller à une soirée avec un corsage bon marché. Les capotes bon marché constituent une insulte à la dignité essentielle d'une fille. Il...

– Enfin, sœurlette, ce que j'essaie de t'expliquer c'est que personne ne se sert plus de capotes de nos jours. Tu vis dans le

passé, petite sœur...

– Cesse de m'interrompre comme ça, dit Betty en colère. Sur-tout quand je ne cherche qu'à t'aider.

– Désolé, sœurette, mais...

– Ça va, Billy, n'en parlons plus... J'allais t'avouer que j'avais fini par haïr le fils Jones rien qu'à cause des capotes bon marché qu'il utilisait. Il...

– Jones ? dit Billy avec surprise. Tu veux dire l'espèce de tordu qui habitait la maison d'à côté ? »

Betty fit oui de la tête.

« Ça alors, sœurette, je ne savais pas que tu avais baisé avec ce type...

– Oh si, on baisait de temps en temps. J'étais très jeune et je ne connaissais personne d'autre, sans quoi je ne lui aurais jamais permis de se servir de ces sales capotes avec moi.

– T'étais jeune, ça c'est sûr... C'est lui qui t'as eue par derrière ?

– Non, c'est Monsieur Comstock, le prof de gym, qui m'a eue par derrière. Il...

– Monsieur Comstock ?... Si je me rappelle bien, il donnait aussi des cours d'anglais ?

– Exact ! Il avait trois ou quatre classes en anglais et s'occupait aussi des cours de gym pour les filles... Un jour, je suis restée après les cours pour travailler mon service au volley et quand j'ai rejoint le vestiaire toutes les filles étaient déjà parties. Dans ma douche, j'ai fait tomber le savon et quand je me suis penchée, Monsieur Comstock, qui était en train de me mater à travers un trou dans le mur, s'est ramené à fond de train et m'a rentré sa pine dedans.

– Il t'a eue par derrière, quoi...

– Oui, il me l'a glissée pendant que je me penchais pour ramasser le savon.

– Et quel effet ça fait dans cette position ?... En fait, je me suis toujours demandé ce que ça valait...

– De temps en temps, c'est agréable, mais bien sûr ça a ses in-



convénients. D'abord, on peut difficilement s'embrasser dans cette position. On doit se tordre le cou si on veut atteindre le type et l'embrasser sur la bouche.

– C'est un problème, en effet.

– Remarque, s'exclame Betty en riant, c'est la position idéale pour baiser quelqu'un qui a mauvaise haleine.

– En effet, dit Billy plus sérieusement. Et ça t'a fait mal ? Je veux dire, quand Monsieur Comstock t'es rentré dedans par surprise, comme ça...

– Ça ne m'a pas fait mal du tout mais, bien sûr, il y a eu un peu de sang.

– Je me demande pourquoi ça ne t'a pas fait mal.

– Je pense que c'est parce que je venais de me savonner le pudarkus et qu'il était net et propre.

– Il est aussi probable que l'eau chaude t'ait un peu dilaté l'arrière-train.

– Oui, je pense que ça a dû jouer aussi.

– J'imagine que ce premier coup a été quelque chose de fantastique, sœurette – Monsieur Comstock étant prof, etc.

– Bien sûr, oui.

– Si mes souvenirs sont bons, Monsieur Comstock était un type plutôt bien foutu.

– Il devait faire dans les un mètre quatre-vingt-cinq et était plutôt baraqué.

– J'imagine qu'il était doté d'une pine en conséquence.

– De taille moyenne, à vrai dire.

– Dans les douze centimètres, tu dirais ?

– Disons quinze... peut-être seize.

– De taille moyenne, murmura Billy tandis que son visage laissait transparaître une expression de frustration désespérée. Tu appelles ça "moyenne"... Et le fils Jones ? Sa pine ne devait pas être si impressionnante, un sale petit maigrichon comme lui...

– Billy, tu ne devrais pas t'inquiéter de ces choses-là. Dé-

pêche-toi plutôt d'aller à ta soirée et cesse de penser à cet horrible Jones.

– Je n'irai nulle part tant que tu ne m'auras pas dit quel genre de pine il avait.

– Oh, Billy, je t'en prie...

– Quelle longueur, sœurlette ?

– Puisque tu veux le savoir, Billy, elle était très longue. Une des plus longues que j'ai jamais vues... Tu sais tout, maintenant, ajouta-t-elle méchamment. J'espère que tu es content !

– Quoi, dans les vingt centimètres ?

– Plutôt dans les vingt-quatre, vingt-cinq... Peut-être même vingt-sept.

– Un avorton de son espèce, dit Billy en secouant tristement la tête. C'est pas juste, sœurlette ! C'est pas juste ! »

Betty passa un bras autour de son épaule et le serra tendrement contre elle.

« Pauvre Billy, mon pauvre Billy... Ne t'en fais pas, Billy, tout ira mieux, lui dit-elle avec un sourire forcé. Tu vas voir, avec ton kazoo et tes capotes de luxe je suis prête à parier que tu seras la vedette de la soirée.

– Ça suffit, petite sœur. Je n'aurai jamais aucun succès, ni ce soir ni aucun un autre soir, tu le sais bien. Depuis que le *Poppy Quimm Show* ne passe plus à la télé, tout le monde se moque du kazoo. Quant aux capotes, je pourrais tout aussi bien m'en passer. Jamais je n'aurai l'occasion de m'en servir et même si ça arrivait je ne saurais même pas comment les utiliser.

– Ne perds pas espoir, dit Betty. C'est la seule chose qui compte : ne pas perdre espoir. »

Elle l'embrassa sur la joue et le poussa vers la porte.

« Allez, au revoir, et bonne chance.

– Ah, les salauds ! », s'exclama Billy.

Betty craignit que Billy ait finalement décidé de ne pas se rendre à sa soirée. Mais il finit quand même par lui tourner

le dos et, les épaules hautes et les mains enfoncées dans les poches, il se dirigea lentement vers sa voiture.

Betty ferma la porte derrière elle et prit le chemin de la cuisine pour faire la vaisselle du soir.